

Originalveröffentlichung in: Cécile Evers, Athéna Tsingarida (Hg.), Rome et ses provinces. Genèse et diffusion d'une image du pouvoir. Hommages à Jean-Charles Balty (Lucernae Novantiquae), Bruxelles 2001, S. 119-127

Les recherches de Jean Charles Balty sur la cathédrale d'Apamée fournissent à ce jour l'exemple syrien le mieux connu de ce qu'était le groupe épiscopal de l'antiquité tardive. D'autres ensembles de ce type ont été étudiés notamment en Afrique du Nord et, plus près d'Apamée, à Gerasa¹. Dans tous les cas où les fouilles ont abordé des bâtiments contigus, l'église cathédrale se révèle entourée des chapelles, des martyria, baptistères, bains et résidences, qui formaient ensemble un complexe architectural occupant d'habitude un ou plusieurs îlots du tissu urbain. Un cadre était ainsi pourvu pour des multiples activités autres que liturgiques dont l'évêque d'une cité antique était responsable, et sa position dominante dans la cité y trouva son expression monumentale.

À la différence d'Apamée, capitale d'une province et métropole ecclésiastique, Palmyre chrétienne n'était que l'ombre de la grande cité d'autrefois. Après le désastre de Zénobie, les pistes caravanières devenues désertes, un camp légionnaire y était installé sous la tétrarchie à la lisière de l'espace urbain, protégé par un rempart commun avec les anciens quartiers du centre ville, de ce fait restés occupés². N'empêche que c'est une ville réduite qui était ainsi protégée, ville où une quasi absence d'inscriptions monumentales aux IV^e et V^e siècles donne une mesure de la déchéance.

On sait bien peu de l'histoire de Palmyre à cette époque. Quelques brèves mentions dans les sources chrétiennes ne sont guère enrichies par une douzaine de pierres tombales qui portent des inscriptions maladroitement en grec illettré³. Nous connaissons plusieurs noms d'évêques du lieu, à commencer par Marinus, présent au Concile de Nicée en 325. Plus tard, ses successeurs connus ont été tous monophysites, à l'exception d'un Thomas participant au synode d'Hiérapolis convoqué en 636 par Héraclius⁴. On ne sait pratiquement rien d'eux, jusqu'au dernier attesté, Jean de Deir Zaafaran, qui a été consacré après 818 par Denys de Tell Mahré⁵.

¹ J. Ch. BALTY, „Le groupe épiscopal d'Apamée, dit “Cathédrale de l'Est”. Premières recherches”, *Colloque Apamée de Syrie. Bilan des recherches archéologiques 1969-1971. Colloque Bruxelles 1972*, 187-205; J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris 1947, 238-242.

² Cf. M. GAWLIKOWSKI, *Les principia de Dioclétien. Le „Temples des Enseignes”*, Varsovie ; ID., “Palmyre 1981-1987”, *ÉtTrav* 16 (1992), 325-335; S.P. KOWALSKI, “The prefect's house in the late Roman legionary fortress in Palmyra”, *ÉtTrav* 17 (1995), 73-77.

³ Cf. S.P. KOWALSKI, „Late Roman Palmyra in literature and epigraphy”, *Studia palmyrenskie* 10 (1997), 39-62.

⁴ Cf. H. CHARLES, *Le christianisme des Arabes nomades sur le limes et dans le désert syro-mésopotamien aux alentours de l'Hégire*, Paris 1936, 51.

⁵ CHARLES, *op. cit.*, 81.

Au VI^e siècle, Palmyre se trouva dans le territoire contrôlé par les rois Ghassanides, alliés arabes de l'empereur, mais la garnison romaine y a été maintenue. Le rempart dit de Dioclétien a été renforcé à cette époque avec des bastions destinés à abriter des batteries⁶. Il est bien conservé presque tout autour du noyau de la ville antique, sauf à l'est du temple de Bel, où il se perd parmi les jardins. Les fouilles du camp tétrarchique ont démontré la continuité de son occupation jusqu'à la conquête islamique. La place s'est cependant rendue en 634 à Khaled ibn al-Walid sans coup férir.

Les nomades de la steppe palmyrénienne, avant et après la conquête, appartenaient à la tribu des Banû Kalb, longtemps monophysite, qui domina la ville de Palmyre au VII^e-VIII^e siècles. Supportant habituellement les Omayyades, ils ont cependant animé en 750 une révolte contre Marwan II, le dernier calife de cette dynastie⁷, pour s'opposer immédiatement après aux nouveaux maîtres Abbassides. Bien que Marwan ait démantelé les remparts de Palmyre⁸, il fallut encore en 825 une expédition punitive sous Abdallah b. Tâhir pour venir à bout de l'opposition kalbite⁹. Vers la fin du X^e siècle, aux dires de Muqaddasi, Tadmor s'est vu doté d'une *qasaba*, c'est-à-dire citadelle¹⁰. Cela ne peut être que l'enceinte du temple de Bel, bien que la fortification du sanctuaire ne soit mentionnée seulement qu'en 1133. Auparavant, un séisme très destructeur est mentionné pour Tadmor et Baalbek en 1043 par Taghribardi.

Ces brins d'information, de surcroît dispersés dans des sources rarement consultées, ne sont pas de nature à accréditer l'idée d'un centre florissant¹¹. Comme d'autre part les ruines visibles en surface se rapportent surtout à l'époque romaine, la Palmyre chrétienne a suscité bien peu de réflexion historique. Les fouilleurs ont pu constater, à différents endroits du site, l'occupation secondaire et assez misérable des bâtiments de la belle époque. Rien, cependant, sauf le contour de deux églises basilicales, que l'on datait sans preuve directe du temps de Justinien, ne permettait de visualiser la ville tardive¹².

⁶ As first proposed by H. SEYRIG, *Syria* 27 (1950), 240-242. Cf. PROK, *De aedif.* 2, 11.

⁷ Cf. Ph. K. HITTI, *History of Syria including Lebanon and Palestine*, London 1951, 540.

⁸ G. Le STRANGE, *Palestine under the Moslems*, London, 1890, 541 (d'après Yaqout, qui écrivait au XIII^e s.); cf. A. BOUNNI, „Antiquités palmyréniennes dans un texte arabe du Moyen-Age”, *MUSJ* 46 (1970/71), 332-339.

⁹ D'après O. GRABAR, *City in the Desert. Qasr al-Hayr East*, Cambridge Mass. 1978, 156.

¹⁰ MUQADDASI, *Ahsan at-taqâsim fi ma'rifat al-aqâlim*, ed. A. Miquel, Damas 1963, 165-166 ; cf. GRABAR, *op. cit.*, 158.

¹¹ H. GRIMME, *Palmyrae sive Tadmur urbis fata quae fuerint tempore muslimico*, diss. Münster 1886, ne fait naturellement que compiler les sources arabes sans se référer aux vestiges du site.

¹² Cf. En dernier lieu Kh. As'AD - E. RUPRECHTSBERGER, „Palmyra in spätantiker, oströmischer (byzantinischer) und frühislamischer Zeit”, in: E. RUPRECHTSBERGER (ed.), *Palmyra. Geschichte, Kunst und Kultur der syrischen Oasenstadt*, Linz, 1987, 137-148.



1. La basilique II après le dégagement.

Lorsque la mission polonaise aborda, en 1988, la fouille d'un secteur du centre ville au nord de la Grande Colonnade, cette vision de survie dans les ruines ne fit que se confirmer. Une église, installée dans un monument de l'époque antonine qui s'y prêtait assez mal, par moyen d'ajouter une abside sur un côté long de la bâtisse, une grande maison luxueuse départagée tardivement entre plusieurs occupants de moyens modestes, tout concourrait pour renforcer les idées reçues sur le déclin et la ruralisation de l'habitat à l'époque byzantine, et à plus forte raison islamique¹³.

Cette vue des choses a déjà été modifiée par la découverte du *suq* installé sur le parcours de la Grande Colonnade, que l'on a pu dater du début du VIII^e siècle¹⁴. Il ne s'agissait donc pas que d'une survie de l'habitat, dans les mêmes murs et parfois sous le même toit, depuis le II^e jusqu'au VIII^e-IX^e siècles, mais également de la

¹³ Cf. M. GAWLIKOWSKI, „L'habitat à Palmyre de l'Antiquité au Moyen-Age”, in: *Les maisons dans la Syrie antique du III^e millénaire aux débuts de l'Islam*, Beyrouth 1997, 161-166; *PamA* 7 (1996), 145 n.

¹⁴ Kh. As'AD – F. STEPNIOWSKI, „The Umayyad suq in Palmyra”, *DaM* 4 (1989), 205-223.



2. La basilique II et le baptistère tripartite.

réalisation d'un projet édilitaire d'envergure. Bien que les quartiers résidentiels de Palmyre soient très peu fouillés, on peut d'ores et déjà supposer que la surface bâtie à l'époque omayyade n'a pas été réduite sensiblement depuis Dioclétien. En effet, les vestiges tardifs sont repérés depuis le Camp de Dioclétien à l'ouest, en passant par l'actuel secteur polonais au nord de la Colonnade et par le *souq* près du Tétrapyle, et jusqu'aux abords des temples de Nébo et de Baalshamîn. Les couches correspondant à l'état post-antique du sanctuaire de Bel ne sont pour l'instant révélées que par un sondage limité¹⁵. Partout ailleurs, la fouille a révélé une couche d'abandon datable par les tessons de la seconde moitié du VIII^e siècle ou du début du IX^e; cela correspond bien à la dernière mention d'un évêque de Palmyre.

Les bâtiments que nous avons pu dégager à ce jour avaient été abandonnés, certains démantelés systématiquement, sans qu'il y ait de trace d'une destruction violente. Tout porte à croire que la communauté chrétienne de Palmyre s'est vue contrainte de quitter les lieux et d'émigrer. L'histoire écrite n'a préservé aucune allusion à cet exode; cependant, il existe parmi les habitants du bourg chrétien de Sadad, entre Damas et Homs, une tradition de leur origine palmyrénienne, comme me l'a affirmé Mgr Almeida, l'évêque de Homs et Hama qui est natif de cette localité.

Quoi qu'il en soit, il semble bien que la ville de Palmyre a survécu sans solution de continuité depuis l'antiquité jusqu'à l'abandon des églises au début du IX^e siècle. La *qasaba* dans l'ancien sanctuaire de Bel est mentionné à la fin du X^e, sans que nous soyons pour le moment en mesure de réduire cette lacune chronologique. La cella elle-même fut pendant un temps convertie à l'usage chrétien, comme en témoignent les traces des peintures sur ses parois¹⁶. Cette église a déjà été abandonnée au début du VIII^e siècle, comme le montrent des graffiti islamiques, dont l'un daté en 729¹⁷, bien avant l'installation d'une mosquée au XIII^e siècle¹⁸. L'existence même d'une église dans la cella de Baalshamîn apparaît maintenant comme douteuse¹⁹.

Par contre, le centre-ville au nord du tétrapyle représentait de tout évidence un quartier chrétien. Il y avait là quatre églises très rapprochées l'une de l'autre, dont deux sont déjà dégagées. Autant celle qui était installée transversalement dans un bâtiment préexistant donnant sur la Grande Colonnade (Basilique I) semble avoir été

¹⁵ Fouilles récentes et inédites de A. Bounni.

¹⁶ Cf. J. LEROY, „Un portrait du Christ à Palmyre au VI^e siècle”, *Cahiers archéologiques* 15 (1965), 17-20. Ces peintures méritent bien un nouveau relevé.

¹⁷ Dans le thalamos Sud, par 'Abd as-Samad, en 110/729 (*Inv.* IX, 39).

¹⁸ *Inv.* IX, 55; l'enceinte du sanctuaire a été fortifiée par l'Emir Yusuf b. Firuz (chambellan des Bourides de Damas) en 527/1133.

¹⁹ S.P. KOWALSKI, „Doubtful Christian Reutilization of the Baalshamin Temple in Palmyra”, *DaM* 9 (1996) 217-226.



3. Le baptistère vu depuis sa cour à péristyle.



4. La basilique III, état avant la fouille.

abandonnée assez tôt, celle située dans l'îlot marqué G sur le plan Gabriel fonctionnait jusqu'à la fin de l'occupation du quartier. Dans le même îlot, deux autres basiliques attendent encore d'être fouillées; elles sont alignées sur la même rue (dite rue des Églises) à peu de distance, profitant de la double largeur de l'îlot qui permettait le développement de la nef dans le sens Est-Ouest. Toutes les trois donnent l'impression d'un ensemble cohérent.

L'église déjà dégagée (Basilique II) présentait trois nefs séparées par des colonnes de remploi et récupérant pour une bonne part les murs préexistants. Malgré le démantèlement systématique de l'édifice après l'abandon, le plan de l'église est clair, comme aussi les deux phases de son fonctionnement : installée à côté d'un bâtiment à péristyle plus ancien qui continuait à servir comme cour d'accès sur le long côté sud, l'église présentait plusieurs portes dans ses murs latéraux, ainsi qu'un passage à gauche de l'abside, alors que le mur ouest en face ne comportait aucun accès direct depuis la rue.

Des colonnes de remploi délimitaient les bas-côtés, quelque peu irréguliers du fait de l'utilisation des murs plus anciens. On peut calculer l'intrados des arcades à 5 m du sol environ. Apparemment, il n'y avait pas d'empores. Le chœur, séparé par un chancel dont il ne restent que les nids des poteaux dans le dallage, comportait des gradins en demi-cercle construits en brique cuite et sans doute recouverts jadis de marbre. Les murs de l'abside derrière ce synthronon ont entièrement disparu. Il n'y avait pas de sacristies de part et d'autre de l'abside.

Le sol primitif de l'église, fait en ciment, a été à un moment donné recouvert d'un dallage massif fait pour une bonne part avec des blocs d'architecture réemployés. Parmi ceux-ci, une pierre porte une inscription koufique datable du premier quart du VIII^e siècle²⁰, ce qui fournit une date approximative de la réfection que l'on ne conçoit guère qu'en l'hypothèse d'une reconstruction à peu près complète de l'église elle-même.

Au nord, un espace libre mais clôturé de quelques 33 m de large séparait cette église de la basilique III et servait de cimetière. En même temps, dans un angle de ce terrain, plusieurs réservoirs à eau avaient été installés. Il en reste de puissantes fondations faites avec des fûts de colonnes enfouies debout, ainsi que des sols cimentés.

C'est en étudiant cette dernière construction et son rapport avec la Basilique III, bâtie en retrait de 9 m sur la rue, que nous avons eu la surprise de constater la présence d'un atrium devant l'entrée, trait extrêmement rare en Syrie. Une esplanade dallée et entourée de colonnes reprend une double colonnade plus ancienne dont l'existence n'avait même pas été soupçonnée. En effet, lors de la dernière saison de fouilles (1999), nous avons constaté que la rue des Églises, à partir du point où plus

²⁰ Je dois cette datation à l'expertise de Mme Solange Ory (Aix-en-Provence).

tard la Basilique III est venue s'aligner, se transformait en une rue à colonnades. C'est en déplaçant l'une de deux rangées de colonnes qu'un atrium rectangulaire a été formé. Le dégagement de cette place est à peine entamé, mais il sera continué et peut-être terminé au printemps 2001.

Les églises II et III ont été intimement liées et sont selon toute apparence contemporaines. L'une et l'autre sont longues de 23 m environ, sans compter l'abside, mais la Basilique III est plus large (21 m sans compter le martyrium appuyé contre son mur nord), alors que sa voisine n'a que 17 m environ de large. Les deux s'ouvrent vers l'espace intermédiaire entre elles, avec accès aux tombes qui l'occupaient ainsi qu'aux réserves d'eau dans son angle nord-ouest. C'est le même mur apparemment aveugle qui clôturait depuis la rue cet espace et constituait en même temps la façade ouest de la Basilique II. Ce mur tourne à la hauteur d'une ruelle transversale qui marque la limite nord de l'habitation en face. La rue des Églises s'ouvre à cet endroit sur l'atrium de la Basilique III, sans qu'il y ait un système de clôture; apparemment, la rue reprenait à l'autre bout de l'atrium pour continuer vers le nord.

La basilique II est doublée d'une construction annexe qui s'ouvre à gauche de l'abside et qui s'étend sur 23 m de profondeur, autant que la nef de l'église elle-même. Depuis une courette tétrastyle qui jouxte l'abside et qui communiquait également avec le terrain intermédiaire entre les deux basiliques, on pénétrait dans une pièce qui commandait trois locaux parallèles, larges de 2 m à peine, chacun avec sa propre porte. Bien que leurs murs mitoyens aient disparu, les traces en sont bien identifiables en négatif au sol. La pièce centrale était dallée de marbre; elle comporte au fond une cuve à peu près cubique murée dans une niche arrondie, sous une coquille²¹; la pièce à droite présentait, également sous coque, un petit bassin circulaire à même le sol.

Il n'y a pas de doute que nous sommes là en présence d'un baptistère, qui fonctionnait en relation avec la basilique qui en commande l'entrée, mais le plan du monument ne trouve pas de parallèles exacts: on connaît bien des baptistères tripartites, tels celui d'Emmaüs²² en Palestine ou de Sussita-Hippos dans la Décapole²³, de même que dans l'église d'Hekatompyliani à Paros²⁴. Dans tous ces cas, cependant, ils adoptent la forme de basilique à trois nefs²⁵. Le baptistère de

²¹ Pour des fonts baptismaux de cette forme en Syrie, cf. G. DESCOEUDRES, *Die Pastophorien im syro-byzantinischen Osten*, Wiesbaden, 1983, 14-15.

²² Cf. J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, 80; et plus généralement, 217-218.

²³ C. EPSTEIN - V. TZAFERIS, „The Baptistery at Sussita-Hippos”, *Atiqot* 20 (1991), 89-94.

²⁴ A. KHATCHATRIAN, *Les baptistères paléochrétiens*, Paris, 1962, n° 192.

²⁵ Cf. N. DUVAL, „L'architecture chrétienne et les pratiques liturgiques en Jordanie en rapport avec la Palestine”, in: K. PAINTER (ed.), *'Churches built in Ancient Times'. Recent Studies in Early Christian Archaeology*, London, 1994, 149-212 (157-163).

Palmyre, en revanche, présentait des cloisonnements entre les pièces latérales et celle du milieu qui abrite la cuve. On ne sait pas s'il y avait des communications directes entre ces trois pièces parallèles.

Avec l'église qui en commande l'entrée et l'autre église voisine, avec peut-être une troisième église au nord, tout proche, le baptistère faisait partie d'un ensemble ecclésiastique important qui ne saurait représenter autre chose que la cathédrale du lieu. Les prochaines fouilles pourront sans doute préciser l'étendue et l'organisation spatiale de ce complexe.